

The background of the entire page is a vibrant, textured illustration of a river valley. In the foreground, a blue river flows, with a green boat on the left and a red and white boat on the right. The middle ground shows a cluster of buildings with various colored facades (white, yellow, brown) and dark roofs. The background features rolling hills and more buildings, all rendered in a painterly, expressive style with visible brushstrokes and a rich color palette.

Courrier

I N T E R N A T I O N A L

LE VAL DE LOIRE

Tours, Blois, Angers, Orléans, Saumur...

**vu par
la presse
étrangère**



Tours, presque méditerranéenne

Les Tourangeaux ne manquent pas d'atouts. A commencer par la bonne chère et le vin, que le magazine allemand *Der Spiegel* a testé – avec sérieux – pour ses lecteurs.

DER SPIEGEL (extraits)
Hambourg

Seau à glace, plateau de fromages, cartons de bouteilles : dans la salle de cours du respectable Institut de Touraine, Patrick Grellet dispose ses ustensiles avec l'assurance d'un professeur de chimie. Puis cet homme barbu, marchand de vin à Tours, enfile son tablier de sommelier. Le "plop" d'un bouchon de liège qui cède est le signe que le cours de civilisation française peut commencer. L'instant d'après retentit le bruit frais du chinon, rouge ou blanc, versé dans les verres disposés sur les tables. Patrick propose un sainte-maure-de-touraine, un fromage de chèvre frais local. Il rappelle que le breuvage doit aller de pair avec la chère et énonce quelques règles de base de la gastronomie française : "Le camembert ? Uniquement au lait cru et fait en Normandie."

Les auditeurs, une dizaine de personnes, écoutent fascinés. Deux Australiens croquent un morceau de pain, font tourner le vin dans leur verre et dégustent bruyamment un jeune vouvray. Pendant ce temps, trois Japonaises reniflent d'un air méfiant l'odorant fromage de chèvre qu'on leur tend, sans oublier de prendre en note le moindre mot que prononce leur charmant professeur.

Enseigner la dégustation de vin ? Pour Hocine Chalabi, le directeur adjoint de cet éta-

► Blois.
Le chateau royal et les salamandres, qui figurent sur le blason personnel de François I^{er}.

Dessins de Cost, Bruxelles, pour Courrier international.

blissement quasi centenaire, la discipline apporte "une dimension culturelle" à l'enseignement du français. L'Institut de Touraine, qui propose aux adolescents, aux étudiants et aux actifs des formations de deux à douze semaines, ainsi que des stages de formation pédagogique en été pour les professeurs étrangers, ne mise pas seulement sur le labo de langue, les cours de grammaire et les lectures imposées. Entrent également au programme le café au lait pris à la terrasse des bars de la place Plumereau, avec ses maisons à colombages, ainsi que l'explosion de couleurs sur le marché aux fleurs du boulevard Béranger, ou la dégustation des spécialités locales.

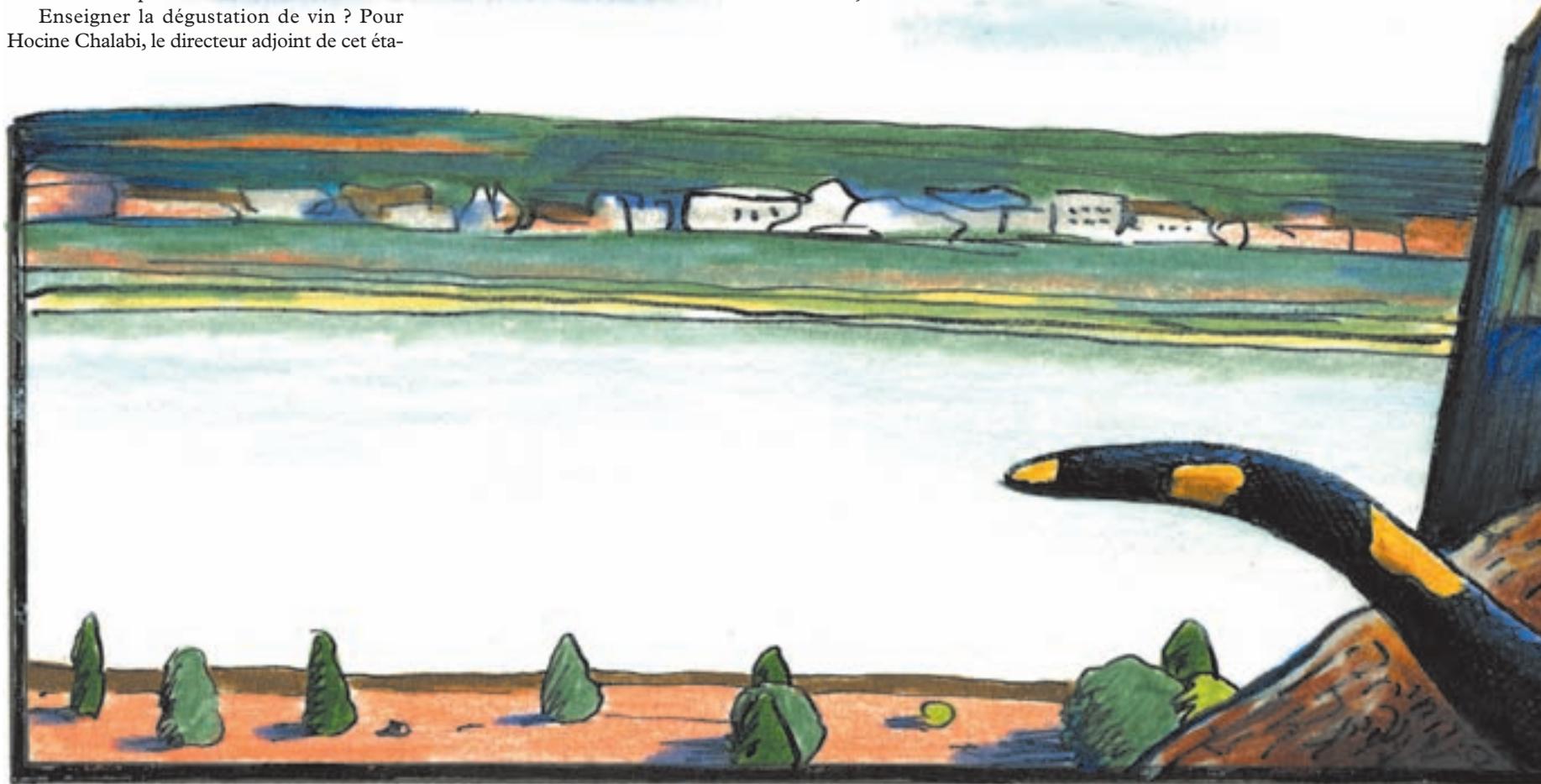
Et cela ne vaut pas seulement pour l'Institut de Touraine. "Nous souhaitons éveiller les sens de nos visiteurs", explique Marie-Bernard Amirault-Deiss, la responsable des relations internationales de la ville de Tours. "Manger, boire, c'est le mode de vie de notre région, qui va faire le charme d'un séjour, au-delà des traditions et du patrimoine local, déjà respectables." Car la ville regorge de trésors : capitale des rois de France aux XV^e et XVI^e siècles, Tours peut mettre en avant ses belles maisons médiévales, son majestueux pont Wilson et ses édifices religieux, telle la cathédrale Saint-Gatien, de style gothique. La ville est jumelée depuis 1962 avec Mühlheim an der Ruhr [Rhénanie-du-Nord-Westphalie]. Classée ville d'art et d'histoire, Tours est en outre fondatrice de l'Alliance des villes européennes de culture (AVEC), qui regroupe des cités depuis la Belgique jusqu'à la Serbie.

Ce ne sont pas là ses seuls points forts de Tours. Patrick Le Noach, le directeur de l'office

du tourisme, prend bien soin de souligner également son inscription dans la vallée de la Loire, Patrimoine mondial de l'UNESCO, avec ses châteaux aussi célèbres qu'Amboise ou Chenonceau, dont une demi-douzaine se trouvent à moins d'une heure de voiture. Randonnées pédestres, promenades en kayak, visites de vignobles font partie de l'offre touristique de cette région qui se flatte d'être le "jardin de la France". Enfin, l'attrait de Tours s'explique par une autre raison, évidente : avec le TGV, la métropole de la Loire n'est qu'à 58 minutes de la capitale française – les lumières de Paris restent donc à la portée de ceux qui auraient décidé de faire un saut dans la "ville de l'harmonie et de la beauté".

LE FRANÇAIS S'APPREND AUSSI DANS LES BARS ! FOI D'ÉTUDIANTS...

Nichée entre les méandres de la Loire et du Cher, Tours dégage une joyeuse tranquillité presque méditerranéenne. Cela n'est pas dû seulement à la douceur de son climat : malgré ses 270 000 habitants, la ville a conservé une taille humaine, surtout en son cœur. Il faut peu de temps au nouveau venu pour parvenir à s'orienter entre la majestueuse place Jean-Jaurès – où se trouve la mairie –, la gare de style classique – dessinée par Victor Laloux, l'architecte de la gare d'Orsay, à Paris –, et la coupole du Grand Théâtre. Il est fortement conseillé de parcourir à pied les ruelles qui relient les zones



piétonnes de la rue Nationale ou de la rue de Bordeaux : quantité de boutiques, de galeries d'art et de bistros y sont à découvrir.

L'enseignement supérieur et la recherche sont un autre des atouts que la ville compte bien exploiter davantage à l'avenir. Avec ses 30 000 étudiants, son université et ses 50 établissements de recherche, Tours a depuis longtemps acquis une réputation internationale. Et l'Institut de Touraine qui, placé sous la tutelle pédagogique de l'université, forme depuis des décennies diplomates et managers, mise beaucoup sur cette renommée à l'étranger. Bientôt, des seniors pourront eux aussi venir y rafraîchir leur français. L'été, l'espace appartient surtout

aux jeunes du monde entier, qui améliorent leur niveau de langue en discutant dans les vénérables salons d'un hôtel particulier [acheté par la ville en 1912]. Edwina Lawford, 23 ans, de Manchester, en Grande-Bretagne, a passé les six derniers mois en Amérique latine. Elle affine son français pour préparer un diplôme à l'université de Birmingham. Elle vante les bars et lieux fréquentés par les étudiants : "Là aussi, on apprend le français." C'est également

l'avis des élèves de la classe de dégustation de vins. Au bout de quatre-vingt-dix minutes de théorie, ils ont la sensation que leur tête est prête à exploser. Mais la partie pratique leur délie la langue. Les Japonaises, tout à l'heure très timides, trinquent joyeusement à la ronde, les pommettes légèrement rouges : "Ah, le vin rouge, c'est si bon !"

Stefan Simons





Angers, Blois et Orléans : incomparables

Entre Orléans, obsédée par la Pucelle, Blois, fière de son château royal, et Angers, cité patricienne s'il en est, comment choisir ? Impossible, répond le quotidien britannique, qui propose de visiter les trois !

THE INDEPENDENT
Londres

Si les touristes affluent dans la vallée de la Loire, c'est grâce à sa collection de somptueux châteaux. Souvent négligées, ses villes ont pourtant beaucoup à offrir. Situées sur les rives du plus long et du plus emblématique fleuve de l'Hexagone, Orléans, Blois et Angers présentent une richesse architecturale, culturelle et historique unique. Elles sont facilement accessibles et on peut aisément se déplacer dans les environs. Chacune d'elles possède des caractéristiques propres.

Orléans, la plus à l'est des trois, est aussi la plus proche de Paris. Il faut moins d'une heure pour s'y rendre de la capitale et ce sans même prendre le TGV ! Pas besoin d'y passer beaucoup de temps pour voir à quel point la ville est attachée à des épisodes glorieux de son histoire. L'objet de cet intérêt, qui frôle l'obsession, c'est Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, adulée ici comme nulle part ailleurs en France.

En 1429, alors qu'elle n'avait que 17 ans, elle emmena les troupes françaises contre l'armée anglaise qui assiégeait Orléans. Apparemment inspirés par son courage, les Français vainquirent les Anglais, et la ville fut sauvée. Cette femme mythique a donné son nom à une rue et à une place de la ville, et une statue a été érigée en son

▼ Angers.
Le dessinateur Cost a imaginé que la Maine passait dans l'enceinte du château du roi René.

honneur sur la place du Martroi. La maison qu'elle a brièvement habitée a été reconstruite et aménagée en musée.

Vous pouvez également en savoir plus sur son histoire – ou une version de celle-ci – en admirant les vitraux de la cathédrale. Par ailleurs, la ville organise chaque année diverses manifestations dans le cadre des Fêtes johanniques, qui ont lieu pendant la première semaine de mai. On choisit une fille de la région – pas nécessairement pucelle – pour jouer le rôle de Jeanne d'Arc. Pour goûter la vie des Orléanais, descendez la rue de la République (qui, passé la place du Martroi, devient rue Royale), bordée d'élégantes boutiques haut de gamme, ou flânez le long de la rue de Bourgogne, plus animée, où l'on trouve de nombreux restaurants et discothèques.

Cinquante kilomètres plus loin, toujours sur la Loire, Blois, plus petite qu'Orléans, accueille volontiers le visiteur. Il est préférable d'arriver par le sud pour apprécier pleinement ce que le peintre William Turner, au XIX^e siècle, décrivait comme un "amphithéâtre sur la Loire" – le spectacle impressionnant de la vieille ville perchée sur ses deux collines. Au sommet de la première se trouve la cathédrale ; sur l'autre, le château. De plus près, la ville moderne n'a rien d'extraordinaire, jusqu'à ce qu'on s'aventure dans les rues et les ruelles escarpées qui mènent à la vieille ville et à son joyau, le château royal.

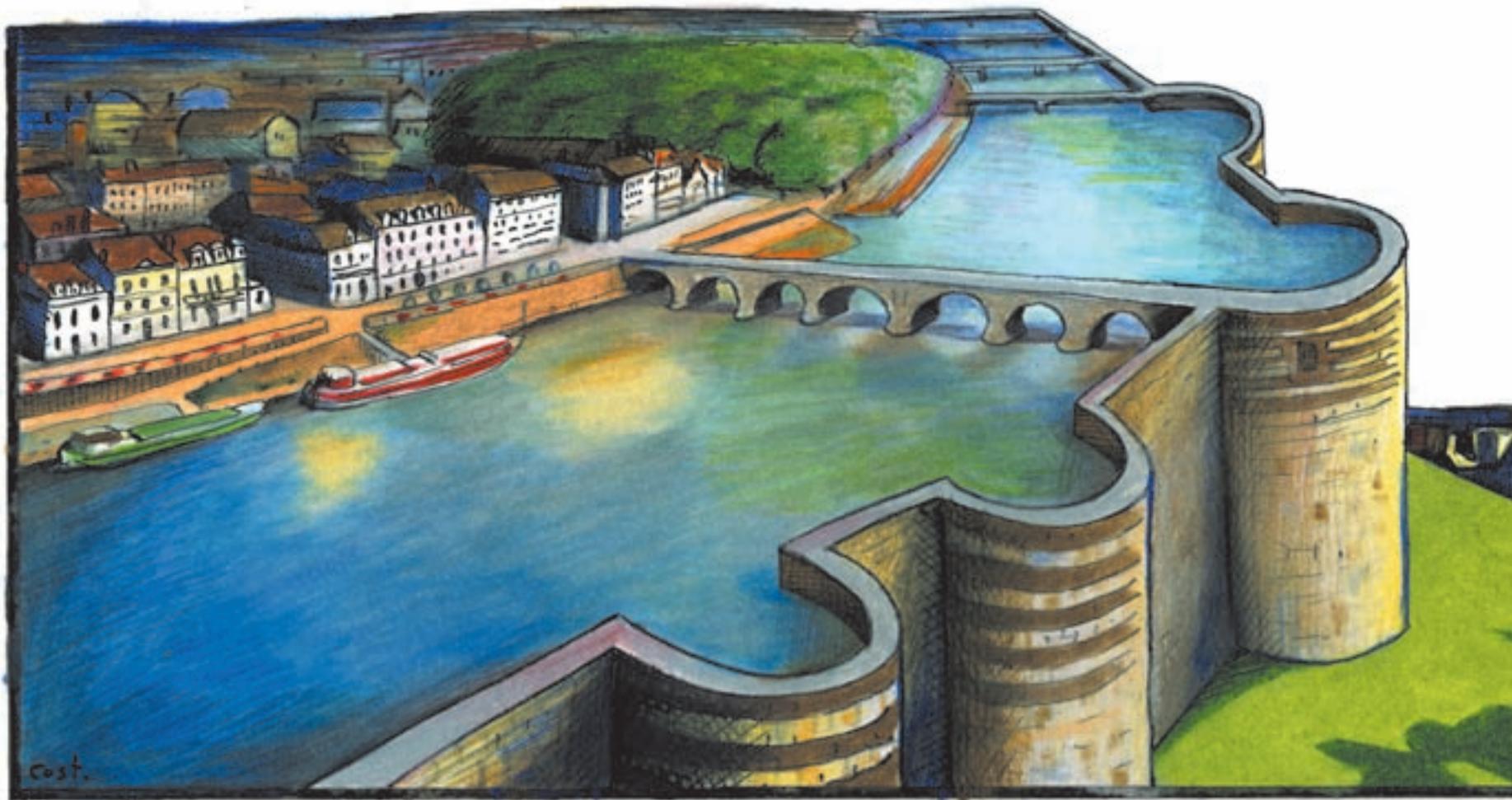
C'est plus qu'un simple château, en réalité, puisque les quatre ailes imposantes ont été bâties à des époques différentes, ce qui explique leurs styles distincts et reflète l'importance du lieu. Pendant près de deux siècles, il fut la résidence principale des rois de France. Ce n'est qu'en 1598 qu'Henri IV décida de déplacer la cour à

Paris. La pièce la plus mystérieuse du château est probablement le cabinet où Catherine de Médicis conservait ses bijoux, ses documents et, selon les rumeurs, ses poisons dans des armoires secrètes dissimulées derrière les lambris.

Une balade dans la vieille ville vous permettra d'admirer toutes sortes de bâtiments moins imposants mais dont l'architecture est tout aussi intéressante. Sur la place Saint-Louis, la magnifique maison à colombages dite "des acrobates" arbore fièrement des sablières sculptées de bouffons médiévaux. Rue des Juifs se trouvent plusieurs hôtels particuliers, notamment l'hôtel de Condé, avec sa galerie, sa cour et son arche Renaissance.

Au-delà de son héritage architectural, la ville réserve deux surprises résolument modernes à ses visiteurs. Sur la place du Château se trouve la Maison de la magie – un musée consacré à la vie et aux trucs de l'excentrique magicien du XIX^e siècle Robert Houdin (qui n'a rien à voir avec [le prestidigitateur américain] Harry Houdini, malgré la ressemblance des noms). Il était tellement célèbre à son époque qu'il a même été invité à se produire au palais de Buckingham. Et il y a aussi un musée de l'Objet (si, si, vous avez bien lu), qui rassemble une belle collection d'art moderne centrée autour des objets de la vie quotidienne transformés en œuvres d'art par Dalí, Man Ray et leurs successeurs.

Capitale de l'ancien comté d'Anjou et porte d'entrée de la vallée de la Loire, Angers est une ville charmante et animée. Elle n'est pas bâtie sur les rives de la Loire, mais à proximité, sur son affluent, la Maine. Ici comme ailleurs, les monuments les plus impressionnants sont la cathédrale et le château. Toutefois, contrairement à la



majeure partie des châteaux de la Loire, celui d'Angers est massivement fortifié et destiné à défendre la ville contre les assaillants. Il est même renforcé par des tours cylindriques et agrémenté d'une douve aujourd'hui tapissée de fleurs. C'est un château "à l'anglaise".

Autrefois centre d'un royaume médiéval en pleine expansion (la capitale angevine est le berceau de la dynastie royale des Plantagenêts), Angers est aujourd'hui réputée pour ses vins et ses vergers, ainsi que pour ses activités commerciales et industrielles. Vous pouvez notamment visiter la distillerie Cointreau, à Saint-Barthélemy-d'Anjou, pour tout savoir sur l'une des liqueurs les plus anciennes (150 ans) et les plus célèbres au monde – tout, sauf la recette, qui demeure évidemment secrète.

D'un point de vue culturel, Angers possède une magnifique cathédrale gothique, la cathédrale Saint-Maurice. On y trouve également un grand nombre de remarquables hôtels particuliers du XVI^e siècle, mais les véritables trésors d'Angers sont les deux œuvres de tapisserie – l'une ancienne, l'autre moderne – qu'elle montre fièrement. *La Tapisserie de l'Apocalypse*, exposée au château, présente une vision médiévale dramatique des événements précédant le Jugement dernier. De l'autre côté de la Maine, en face du château, le bâtiment de l'hôpital Saint-Jean abrite une série de tapisseries du XX^e siècle intitulée *Le Chant du monde*. Conçues par Jean Lurçat, décédé en laissant son œuvre inachevée, ces tapisseries opposent et confrontent les horreurs de la guerre nucléaire et la joie de vivre. Exprimés par l'intermédiaire d'un support peu usité de nos jours, ces sujets contemporains offrent aux visiteurs une expérience intense. **Mick Webb**



A l'hôpital, du côté de Tours

Ecrivaine et journaliste américaine, Sara Paretsky a passé quelques heures aux urgences d'un petit hôpital tourangeau. Le choc culturel par rapport aux États-Unis l'a convaincue de raconter son expérience.

THE NEW YORK TIMES
New York

L'été dernier, assise dans le calme du jardin de mon ami Frédéric, en banlieue parisienne, je me laissais porter par ma rêverie favorite : m'installer en France, devenir ainsi une tout autre personne. Moins agitée, mieux organisée, plus créative. Je me voyais très bien dans un jardin de ce genre. Seul problème, ainsi que je l'expliquai à Frédéric, c'est que je crois que je ne supporterais pas la bureaucratie française. "*Personne ne la supporte*, a-t-il dit. *Sache simplement qu'elle n'existe que pour te pourrir la vie, et tout ira mieux.*" Quelques jours plus tard, mon mari et moi prenions la direction de la vallée de la Loire. Pendant le voyage, il n'avait cessé de s'endormir, mais assurait qu'il se sentait bien. Peu après notre arrivée à l'hôtel, dans une petite ville au sud de Tours, il se mit à ressentir de fortes douleurs dans la poitrine. Je commençai à paniquer, mais le concierge appela un taxi et nous aida à lui faire comprendre qu'il fallait nous conduire aux urgences de l'hôpital le plus proche.

Ce petit hôpital rural aurait pu se trouver aux États-Unis : file d'attente de gens inquiets, télévision beuglante, distributeurs automatiques alignés le long des murs. Mon mari ne parlant pas un mot de français, je tentai d'expliquer du mieux que je pouvais la nature du problème au personnel à l'accueil, la *douleur dans sa poitrine**, sa *fatigue**, etc. Ressortissants américains et non britanniques, nous ne bénéficions donc pas d'un accord pour la prise en charge de nos frais médicaux.

Au bout de quelques minutes, on vint chercher mon mari en refusant de me laisser l'accompagner. Je restai donc assise, m'efforçant

▲ *Orléans. Avec les bateaux du Festival de Loire et le pont de l'Europe conçu par Santiago Calatrava.*

■ **Rosé vainqueur**
Contre l'idée de la Commission européenne d'autoriser le mélange de blanc et de rouge pour obtenir du "rosé", c'est toute une région qui s'est mobilisée. *The Independent* s'est donc déplacé à Faye-d'Anjou, non loin d'Angers, à la rencontre d'Olivier Lecomte, un viculteur à la pointe du combat, qui témoigne : "*Nous avons travaillé très dur pour démontrer qu'un rosé n'était pas une sorte d'hybride mais un vin à part entière, différent certes, mais qui pouvait être excellent.*" Finalement, la mobilisation a payé et Bruxelles a retiré son projet de directive.

de respirer profondément, pour me relaxer. Parmi les autres personnes qui attendaient se trouvait une femme de mon âge, visiblement aussi inquiète que moi. Elle était déjà en salle d'attente à notre arrivée et, au bout d'une demi-heure environ, s'est levée pour demander des nouvelles à l'accueil d'une voix douce et hésitante. L'homme derrière le comptoir, glacial, lui demanda presque sans lever le regard si elle avait entendu appeler son nom. "*Non**", murmura-t-elle. "*Vous n'avez donc aucune raison de venir me voir.*" Il s'exprimait évidemment en français, mais j'arrivais à suivre. Me rappelant alors le mantra de Frédéric (l'administration n'existe que pour te pourrir la vie), je regardai l'horloge égrener lentement les trente minutes suivantes.

On vint me chercher pour me conduire dans le box de mon mari, qu'il partageait avec un Français qui s'était évanoui en descendant du train Paris-Tours. Une femme médecin arriva : son anglais étant pire que mon français, je lui traduisis les symptômes de mon mari à l'aide de mon petit dictionnaire. On l'emmena ainsi que son compagnon de box faire des radios, nous laissant, nous leurs compagnes, assises sur les lits. Le cœur et les poumons de mon mari furent examinés de fond en comble. Comme son compagnon d'infortune, il souffrait d'une pneumonie, pas d'un infarctus. Des antibiotiques leur furent prescrits à tous les deux.

A 2 heures du matin, lorsqu'on les laissa sortir, je présentai ma carte de crédit à l'individu revêché chargé de l'accueil. Ce à quoi il répondit que la facture nous serait envoyée par courrier. La doctoresse nous présenta ses excuses, mais nous devons payer, n'étant ni français, ni européens. Six mois plus tard, la fameuse facture est arrivée. Pour les radios, un électrocardiogramme, une dizaine d'heures aux urgences, les services d'un cardiologue, de techniciens et d'infirmières, les médicaments et même l'accueil revêché, nous devons seulement déboursier 220 dollars ! Depuis, je me dis que cela vaut largement d'avoir à supporter des légions de bureaucrates mal léchés. **Sara Paretsky**

* En français dans le texte.





Mon jardin anglais en bord de Loire

Une journaliste du *Daily Telegraph* a rencontré un couple d'artistes anglais installé, sur un coup de cœur, à Valanjou, dans le Maine-et-Loire. Intarissables, ils racontent leur histoire d'amour avec ce petit coin de France.

THE DAILY TELEGRAPH (extraits)

Londres

La première fois que j'ai rencontré l'artiste Tanya Short, une Anglaise expatriée comme moi, elle venait, avec son compagnon, Hugh Stephens, de passer la porte de notre salon de thé, *Chez Teresa*, à Fontevraud. Nous nous sommes mis à parler – d'art, de la vie et du monde à refaire –, ce qui nous a conduits jusqu'à Valanjou, à environ 20 kilomètres de Saumur, dans la vallée de la Loire, où nous sommes allés leur rendre visite chez eux.

Tanya se définit elle-même comme investie d'une mission : créer de belles choses. Hugh est également artiste : il a inventé une ribambelle de personnages étranges qu'il peint sous différentes apparences, tout en travaillant parallèlement sur le thème de l'eau. Chacun a son atelier : celui de Tanya est plein à ras bord de pinceaux, de pots de peinture et de "trucs où puiser l'inspiration", alors que celui de Hugh, bien rangé, est d'un dépouillement monacal.

"Nous avons essayé de partager le même atelier, raconte Tanya, mais Hugh voulait tout le temps nettoyer mes pinceaux, et c'est une chose que je ne supporte pas. Alors nous nous sommes séparés, en bons termes. Hugh est parti dans le grenier et m'a laissée ici." Tanya a conservé

▼ *Tours et toutes ses tours.*

l'atelier, une ancienne remise. Elle peint de grands tableaux expressionnistes, surtout des fleurs, brossés avec simplicité. Elle expose de temps en temps, mais garde aussi quelques œuvres pour en faire cadeau à ses amis. Elle crée également des cartes de vœux, des horloges en papier, des lanternes lumineuses et des bougies décorées de divers motifs, y compris floraux et animaliers. Elle travaille aussi sur commande.

LE LIEU IDÉAL POUR LAISSER LIBRE COURS À SA PASSION

La maison est entourée d'un grand et beau jardin, que Tanya a créé en partant de zéro. "Mon jardin m'inspire pour les motifs de fleurs, explique-t-elle. Certaines plantes viennent du sud-ouest de l'Angleterre, où j'habitais, les autres sont des variétés locales." On y trouve des iris bleu ciel et des iris bleu nuit, des œillets d'Inde et des gazanias orange vif qui figurent régulièrement dans ses tableaux et sur ses cartes de vœux. Les plantes aromatiques embaument l'air : lavande, romarin, origan et thym. Le printemps apporte sa cargaison de perce-neige, camélias, primevères et jacinthes des bois ; l'été, ce sont les rosiers grimpants, les clématites et les tritomes qui prennent la relève. "Toutes sont un vrai repos pour l'âme, assure Tanya. Et elles poussent à merveille ici, dans la Loire." Son jardin, dans une certaine mesure, ressemble à un jardin anglais classique transplanté dans la vallée de la Loire, mais avec en plus une note piquante, empruntée aux jardins français : Tanya et Hugh sont de grands admirateurs des jardins du château de Villandry, non loin de chez eux. Tous les deux divorcés d'une précédente union, ils voient le Val de Loire comme le lieu où explo-

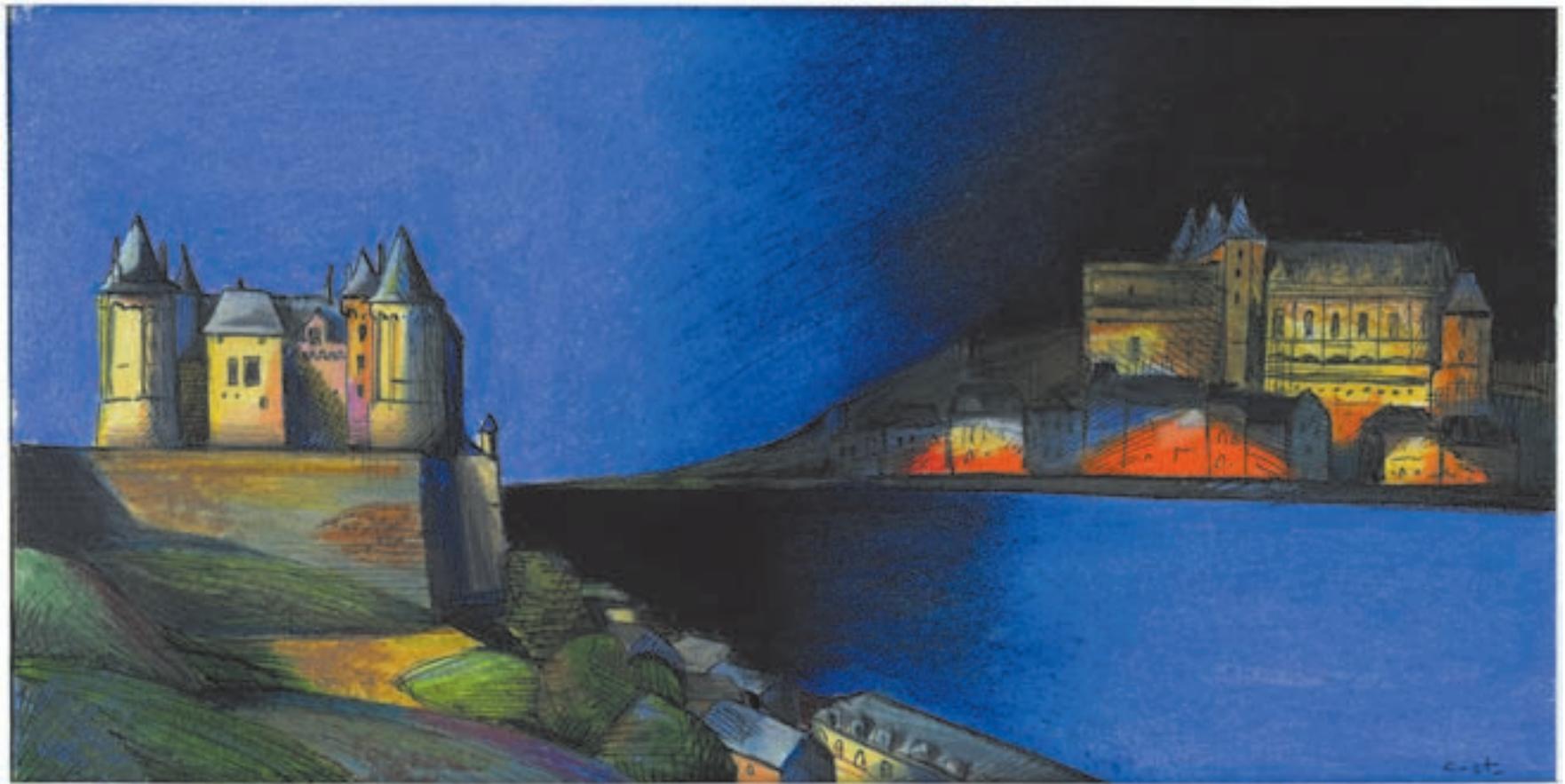
rer librement leur passion pour l'art. "Ici, dans la Loire, nous pouvons au moins nous assurer un assez bon niveau de vie et, de plus, nous adorons la culture et les paysages."

Ils apprécient les vins locaux, dont Hugh se flatte d'être "assez fin connaisseur". Leur projet était de s'installer dans le sud de la France quand, un jour, un ami leur a parlé d'une maison à Valanjou. Ils l'ont achetée dès qu'ils l'ont vue. C'était il y a presque dix ans. Elle était "dans un état épouvantable" mais, avec du temps et du travail, ils l'ont transformée en un lieu confortable, rempli de livres et d'œuvres d'art originales, dont un mélange de magnifiques porcelaines chinoises et de céramiques contemporaines. Ils ont transformé, au fond du jardin, une vieille bâtisse en gîte pour la location. Cette découverte a été une surprise totale : "Lorsque nous avons emménagé, nous ne savions pas qu'elle était là", raconte Tanya. Comme le château de la Belle au bois dormant, elle était dissimulée sous des années de végétation.

Le couple mène une vie "simple, mais confortable" qui, en ces temps de contraction de crédit et d'ajustement budgétaire, ferait presque des envieux. "Du pain, du fromage, du vin... et de la joie de vivre à revendre", telle est leur devise. On peut souvent voir Tanya et Hugh sur les marchés locaux, où ils vendent leurs créations. Tanya vient juste de lancer une nouvelle collection de couronnes et de guirlandes pour gâteaux de mariage. "Tout est fait à la main, précise-t-elle, avec des feuilles de cuivre, d'argent et d'or, des cristaux de Swarovski et beaucoup de patience !" Tanya a appelé sa marque *Le Big Kiss*, un nom choisi en hommage à son histoire d'amour avec la France et Valanjou, endroit qu'elle décrit aujourd'hui comme étant "chez elle".

Teresa Dolan





Une amazone parmi les hommes

Laurence Sautet est l'une des trois écuyères du Cadre noir de Saumur. Comment a-t-elle rejoint cette vénérable et très masculine institution ? Récit.

LE TEMPS (extraits)
Lausanne

Elle est la première femme, ce jour-là, à fouler le sol du manège de Saumur lors de la représentation publique. Fine silhouette qui marche d'un pas déterminé derrière Ralo, l'imposant lusitanien présenté "aux longues rênes". Seul le chapeau la distingue de ses coreligionnaires : un tricorne à la place du képi. Et le spectacle magique d'un puissant bai qui, au fil du piaffer et des changements de pied au galop, répond aux ordres invisibles de la frêle silhouette.

"Comment j'ai commencé l'équitation ? C'est un mystère", s'amuse Laurence Sautet de sa voix un peu enfantine. Celle qui fut la troisième femme à intégrer le Cadre noir n'a pas grandi dans une famille de cavaliers. Est-ce l'influence de sa région d'origine, la Camargue ? La petite fille a toujours été fascinée par les chevaux. Et "toujours par hasard, finalement". C'est chez un écuyer de dressage amoureux de l'équitation académique qu'elle commence à monter dès l'âge de 7 ans. "En France, il existe un circuit qui permet aux gens peu fortunés de se former dans le domaine équestre. C'est important de le souligner", précise Laurence Sautet avec reconnaissance.

Mais, au fil de sa formation, la Camarguaise revient inexorablement à son premier amour, le dressage. Peut-être par ce goût du travail ou cette modestie qui consiste à masquer ses ordres pour que ne subsiste plus que la danse

▲ Saumur le jour, Amboise la nuit.

de la monture. "J'aime beaucoup le côté esthétique de la discipline. Et, par ma formation, le dressage a toujours représenté l'aboutissement du travail du cheval. On le rend souple, on le met en valeur... Et les chevaux de dressage sont si beaux."

Sélectionnée pour suivre la formation d'inspecteur dans la prestigieuse école, Laurence Sautet découvre enfin, à 26 ans, l'univers du Cadre noir. "J'ai vécu une année formidable. C'était aussi bien que je l'avais imaginé." Diplômée en 2000, elle se présente en 2001 à un concours d'entrée pour intégrer le Cadre et est choisie. "La première fois que l'on revêt la tunique, on se demande si on le mérite vraiment. On pense à tous les grands écuyers qui ont marqué l'histoire de l'école par le passé... La tenue noire nous amène à être plus rigoureux et à coller à ce que l'on imagine que le Cadre représente."

ÊTRE AU SERVICE DU CADRE NOIR : PRESTIGE ET IDÉAL RÉPUBLICAIN

Et là, dans le salon des écuyers, Laurence Sautet parle avec la sérénité de celle qui se sent à sa place. Malgré le prestige, malgré son nom qui figure en lettres d'or sur le tableau noir du grand manège, la cavalière à la modestie bien féminine n'évoque que le bonheur d'être "au service du Cadre noir. Ce que j'aime, ici, c'est que c'est une école publique, au service des élèves. Ces derniers ont un bon niveau et sont là parce qu'ils ont réussi un concours d'entrée et non pas grâce à leur argent ou parce qu'ils ont pu s'acheter un cheval." Toujours cet idéal républicain, au sein d'un des sports les plus élitistes qui soient. Mais ce que Laurence Sautet préfère parmi ces nombreuses activités, ce sont les galas. "Il y a un important côté artistique. Je choisis la musique, la chorégraphie", raconte-t-elle, les yeux brillants. "On présente un tableau abouti.

Il y a aussi un vrai travail d'équipe, ce qui n'est pas courant en équitation." Pour cette esthète mariée à un musicien, quel meilleur destin que la scène du Cadre noir !

La première femme n'a été admise au sein de l'institution qu'en 1981. Elles sont actuellement trois, dont une aspirante écuyère, sur les 45 membres. "Mais l'ambiance n'est pas machiste, assure Laurence. Il y a beaucoup de filles dans l'école." Est-ce parce que l'ampleur de la tâche est difficile à concilier avec une vie de famille qu'il existe une telle infériorité numérique des femmes chez les écuyers ? "Non, je ne pense pas. Il faut s'organiser, c'est sûr. Mais ce n'est pas plus évident pour une maman qui est cadre dans une entreprise. C'est vrai qu'il y a un côté assez physique, surtout l'hiver, mais comme pour tous les professionnels de l'équitation. Et il y a beaucoup de femmes qui travaillent dans les clubs..." Toujours est-il que certaines fonctions restent l'apanage de la gent masculine.

Le poids de l'héritage militaire est particulièrement visible dans le travail des sauteurs – ces chevaux qui font les trois célèbres figures de la haute école –, qui est entièrement assuré par des hommes. "Je me suis aussi occupée de ce travail, car il me faisait rêver, mais pas longtemps. Ce n'est pas interdit aux femmes, mais c'est traditionnellement une discipline assez guerrière et virile." Elle s'amuse : "Il faut bien leur laisser quelque chose..." Et le poste d'écuyer en chef réservé aux militaires ? "Non, ça, ça ne me fait pas rêver. On affronte un million de problèmes par jour... Il faut avoir de larges épaules, et les officiers sont formés à la gestion des groupes", assure Laurence, qui ajoute que plus on avance dans le métier, plus on devient modeste. Et dire qu'elle n'a que 36 ans...

Julie Conti



Villandry, espagnol ou français ?

Il fallait un peu de folie espagnole – et d'argent américain – pour imaginer les jardins de Villandry.

ABC
Madrid

Assis au coin d'un massif, on a les narines titillées par un parfum où se mêlent des senteurs de fleurs et de légumes frais. Quel bazar ! On ne sait plus si l'on doit croquer dans une rose ou se pâmer d'admiration devant ce chou dont les feuilles cramoisées semblent passées au Mercurochrome, cette poirée d'un jaune si racoleur qu'on la croirait arrosée exclusivement au Fanta Orange. Au fond s'élève un solide château français, doté d'un donjon du XIV^e siècle qui se transforme en belvédère d'où admirer l'esthétique des jardins dans leur ensemble.

Le château de Villandry tel que nous le connaissons aujourd'hui est né il y a un siècle des vestiges d'un château de la Renaissance en plein cœur de la vallée de la Loire. Ainsi que de l'opiniâtreté d'un Espagnol, un certain Joachim Carvallo... mais aussi du compte bancaire d'Ann Coleman, sa riche épouse.

Joachim Carvallo a consacré sa vie à faire de sa demeure une œuvre d'art, et du terrain qui l'entoure le plus beau jardin potager de France. Il a ajouté à l'exquis goût français quelques gouttes de sagesse espagnole, et le résultat est surprenant : *"C'est la nature mise en ordre"*, aimait-il dire. Concrètement, il s'agissait de traiter les choux, les poirées, les courges, le persil et l'asperge comme des fleurs délicates et de les disposer selon un ordre géométrique et tonal rehaussant leur beauté.

A travers les créneaux qui couronnent le donjon apparaît le Jardin d'amour et ses quatre



▲ *Mélange des châteaux de Combreux, Brézé, Luynes, du Gué-Péan, Chambord et Chenonceau.*

carrés : L'Amour tendre, avec des buis taillés en forme de cœurs et des fleurs aux doux tons roses ; L'Amour passionné, un ballet élégant de pétales où les couleurs s'entremêlent ; L'Amour tragique, glaives et poignards rouge sang ; L'Amour volage, avec des éventails et des cornes jaunes figurant l'amour trompé. Un peu plus loin, trois massifs dessinent la croix de Malte, la croix du Languedoc et la croix basque. Il n'est pas difficile de reconnaître les fleurs saisonnières qui composent les parterres parce que ce sont des plantes simples, comme les pensées, les pétunias, les bégonias, les tulipes et les dahlias. Mais, lorsqu'on se tourne vers l'ouest, tout change. Les neuf massifs qui forment divers dessins géométriques, croix, carrés, petits labyrinthes symétriques, ont aussi le vert des jardins et le jeu coloriste des fleurs, mais quelque chose les rend différents.

De près, le mystère s'évanouit et cède le pas à l'admiration. Les motifs sont faits de poirées et de choux aux couleurs et aux textures étonnantes, parfaitement alignés. A côté

apparaissent le chou rouge, l'aubergine, la courge, le persil, le piment, la tomate, et au-dessus le fenouil, la mélisse, le cerfeuil, la camomille, l'absinthe, le thym, la sauge. L'estomac en perd les pédales, la glande pituitaire déraile et le cerveau hallucine parce qu'il ne sait plus s'il faut préparer une salade ou s'asseoir pour contempler le tableau comme on s'assiérait devant les tournesols de Van Gogh.

L'après-midi touche à sa fin, le soleil se dirige vers l'ouest (comme il se doit) et baigne déjà l'église romane Saint-Etienne. Dans la magie du couchant, le jardin atteint le summum de sa splendeur. Assis sur un banc au coin d'un massif, on n'éprouve plus aucune confusion devant les cris de l'estomac et les appels de la pituitaire. Toute sensation ne participant pas de l'harmonie se dissipe comme un fin nuage s'effiloche au moindre souffle de vent. C'est là assurément cette nature mise en ordre dont rêvait l'Espagnol Joachim Carvallo. Un ordre accordé, sonnant juste, qui frôle la perfection.

Jos Martín

BALADE Peut-être croiserez-vous la Castafiore ?

Ils habitent nos rêves, et leurs silhouettes, leurs reflets et leurs ombres ont alimenté de vastes pans de notre imaginaire. A moins de deux heures de Paris s'égrène un long chapelet de quarante-deux *châteaux** qui ourlent le cours moyen de la Loire ainsi que ses affluents, l'Indre, le Cher, la Vienne, la Maine et le Loir. Beaucoup sont d'anciennes forteresses médiévales, mais presque tous ont acquis leur forme actuelle au fil du XVI^e siècle, pendant l'exquise Renaissance française, même si beaucoup de gens pensent que la France éclosait à la fin du XV^e siècle, prête à attirer tous les regards du monde, est en fait une invention italienne.

Aucun monument ne vient mieux corroborer cette assertion que la tombe où repose le grand Léonard de Vinci, au château d'Amboise. On doit entre autres choses à Léonard, arrivé en France en 1517, à un âge déjà avancé, sur l'invitation du roi, le dessin du grand escalier à double révolution de Chambord. Ce château immense est en fait une chimère, le rêve impossible d'un architecte halluciné. C'est aussi le plus grand et le plus majestueux des châteaux de la Loire.

Construit par François I^{er}, qui voulait un pavillon de chasse, il finit par prendre des dimensions gigantesques. Il possède 800 chapiteaux sculptés, 365 cheminées, 440 chambres et 14 grands perrons. Mais il est vide. Lorsqu'on y pénètre, le cœur se serre.

Chenonceau est tout différent : taille raisonnable, coquet et accueillant. Jusqu'à un million de visiteurs empruntent chaque année la fameuse galerie couverte qui enjambe le Cher, et rêvent éveillés devant les chambres merveilleusement décorées de meubles et de tapis d'époque ainsi que d'une profusion de toiles de Murillo, Rubens et autres grands maîtres, imaginant ce que devait être la vie de cour dans la France de l'*Ancien Régime**. Tout près de Chenonceau, au bord de la Loire, se trouve le château de Cheverny. Pour les fans de Tintin, Cheverny c'est Moulinart. L'auteur de la bande dessinée, Hergé, était un ami de la famille Vibraye, qui habita le château jusqu'en 1985 et dont la vie quotidienne reste immortalisée par la bande dessinée, pour le plus grand amusement du visiteur, qui se demande s'il ne va pas croiser le pro-

fesseur Tournesol dans les escaliers, tomber nez à nez avec la Castafiore en train de chercher ses bijoux, ou se faire recevoir par un capitaine Haddock vociférant des injures invraisemblables. Pour revenir à la réalité, rien de plus étonnant que d'assister au repas de la meute de chiens de chasse, un spectacle pour estomacs bien accrochés.

Cette liste de châteaux pourrait être élargie à ceux de Blois, de Saumur, d'Azay-le-Rideau et de tant d'autres, mais s'il fallait en choisir un dernier à visiter absolument, ce serait celui de Villandry. L'eau est la vedette de sa partie haute, avec des fontaines et un lac. Au niveau intermédiaire, se trouve un jardin d'ornement avec des plantes aromatiques et médicinales. La surprise est dans la partie basse, où s'étend le potager d'ornement, 7 hectares dédiés à toutes sortes de légumes et de fruits disposés avec l'élégance des jardins à la française. Ces jardins sont devenus si célèbres qu'ils en ont volé la vedette au château !

J.M. Martí Font, El País, Madrid

* En français dans le texte.